JEAN RICHEPIN 1849–1926

Ode à la Marne

O Marne, humble rivière entre toutes élue,
Qu'en ce jour ton nom soit fêté
Non seulement par la France qui te salue,
Mais par toute l'Humanité !

Certes, nous le savions, nous autres, que la France
Et son juste orgueil et sa foi
Avaient, voilà quatre ans, recouvré l'espérance,
Grâce à toi, Marne, grâce à toi ;
Nous savions que tes flots menus sont la barrière
Devant laquelle, haletants,
Toujours font halte, pour regarder en arrière,
Les Attilas de tous les temps.
Mais, cette fois, la halte avait une durée
Déconcertante ! Quatre ans, oui,
Quatre ans pleins, que la Bête affreuse était terrée
Dans notre sol, sans avoir fui !
Quatre ans qu'elle était là, menaçante, hautaine,
Et même, d'un dernier grand pas
Gagnant Château-Thierry, pays de La Fontaine,
Et, pour en finir, de là-bas,
Tâchant de faire peur à Paris, cœur du monde,
En tuant femmes, vieux, enfants ;
Quatre ans qu'elle gîtait chez nous, la Bête immonde
Aux ricanements triomphants !
Et quand même, nos gars tenaient, sûrs de toi, Marne,
Sûrs que la victoire était là,
Sûrs qu'ils feraient encor tourner bride à la carne
Et verraient le dos d'Attila !
Et le monde avait foi dans leur vouloir tenace
Qui grognait toujours: « Jusqu'au bout ! »
Si bien qu'enfin, devant la hideuse menace,
Tout le genre humain fut debout.

Et tout le genre humain eut raison de les croire,
De croire en toi, Marne au grand nom,
Qui viens encore d'y rebaptiser ta gloire
En criant aux Barbares: « Non ! »
Car, cette fois, c'est bien pour la halte dernière
Qu'il leur faut ployer sous le choc ;
Les portes de leur fort, charnière par charnière,
Sautent à chaque coup d'estoc ;
Ils lâchent pied ; la Bête en reculant renâcle ;
Elle se débat, rue et mord ;
Sa défaite n'est pas encore la débâcle ;
Mais son râle hurle à la mort.
Au souffle des limiers dont la meute la presse
Par les monts, les vaux et les bois,
Elle l'entend déjà, l'hallali d'allégresse
Qui sonne la Bête aux abois.
Va, va, tu l'entendras, ô Bête monstrueuse,
Toi qui partis voilà quatre ans
Pour la guerre que tu disais fraîche et joyeuse,
Ta guerre aux rêves délirants.
Elle agonise enfin, ta victoire assurée
Sur le monde entier à genoux ;
Le monde te condamne à mort, et ta curée,
C'est nous qui la ferons, c'est nous ;
Nous avec nos amis, nous, avec tout le monde
A qui notre obstiné poilu
A donné, pour s'armer contre la Bête immonde,
Tout le long temps qu'il a fallu.
Gloire à lui ! Gloire aux chefs qui, menant la campagne,
Furent dignes d'un tel héros !
Et gloire à notre Marne, honneur de la Champagne,
Où la Bête a perdu ses crocs !
Sans le poilu, ses chefs, et sans toi, fin rivage
De la Marne à Château-Thierry,
Le monde avec la France était en esclavage.
Adieu, son idéal péri !
Adieu l'espoir qui le soutenait d'âge en âge
Par les plus douloureux chemins,

De voir, au bout de son sanglant pèlerinage,
La paix entre tous les humains !
Adieu ce paradis dont l'aube vous est due,
Pauvres Abels faits pour l'amour,
Mais qui n'en retrouviez jamais la clef perdue
Tant que Caïn rôdait autour !
Lui ! Toujours lui, féroce à vous barrer la porte,
De sa force tuant vos droits !
Ah ! sera-t-elle donc à jamais la plus forte ?
Non, non, frères, pas cette fois,
Puisque nous le tenons à la gorge, le fauve
Que nos poings ne lâcheront plus,
Puisqu'il faut désormais qu'il crève ou qu'il se sauve,
Puisque c'est l'ordre des poilus,
Contre lui, qui depuis quatre ans chez nous s'acharne,
Eux, depuis quatre ans, acharnés,
Si bien qu'enfin les deux Victoires de la Marne
Lui sonnent l'hallali ! Sonnez !
Sonnez, tous les sonneurs ! Sonnez ! La Bête râle.
Sonnez sans trêve ni merci !
Caïn claque des dents. Caïn le rouge est pâle.
Lui mort, l'aube naît ! La voici !
Elle n'est plus là-bas, chimérique, lointaine.
O Marne, elle jaillit de toi,
Comme notre Champagne et notre La Fontaine,
Et notre gloire et notre foi !
Et c'est pourquoi, rivière entre toutes élue,
Toujours ton nom sera fêté,
Non seulement par la France qui te salue,
Mais par toute l'Humanité !